



ENTRE LES LIGNES



MALORIE BLACKMAN
ENTRE CHIENS ET LOUPS LIVRE 5

ENTRE
LIGNES
LES

*Pour Neil et Lizz, avec tout mon amour,
comme toujours.*
M. B.

Correction : Claire Debout et Josselin Rieu
Mises en pages : Petits Papiers
Illustration de couverture : © 2020 Fruzina Czech/Penguin children's books

Titre original : *Crossfire*, © Malorie Blackman, 2020, published by Penguin
Random House UK/Intercontinental Literary Agency

Pour la traduction française :
© Éditions Milan 2020
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
editionsmilan.com

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.
Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie,
microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible
des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.
Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2021
ISBN : 978-2-4080-2335-5

MALORIE BLACKMAN

ENTRE
LIGNES

ENTRE CHIENS ET LOUPS LIVRE 5

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Amélie Sarn

MILAN

Ne jamais dire jamais, je devrais le savoir à mon âge ! Après *Le Retour de l'aube*, le quatrième opus de la série *Entre chiens et loups*, je me suis dit : « Cette fois, ça y est, la série est terminée. » Sauf qu'aucun écrivain ne vit coupé du monde, sinon, il ne tarderait pas à manquer de matière. Les résultats du référendum sur le Brexit et des élections présidentielles américaines en 2016 m'ont démontré combien la politique de la peur et de la division peut être puissante. Notre nourriture, notre foyer, notre instruction, notre emploi, notre protection sociale, la façon dont nous traite le système judiciaire, les opportunités que la vie nous accorde, tous les aspects de notre vie sont gouvernés par la politique.

J'ai écrit *Le Retour de l'aube* parce que Tobey Durbridge, un personnage secondaire du *Choix d'aimer* (le troisième opus de la série), murmurait son histoire à mon oreille. Il ne m'aurait pas laissée tranquille tant que je ne l'aurais pas écrite. Après les événements de 2016, Tobey s'est de nouveau manifesté. Mais il avait changé. En devenant adulte, il s'était transformé en un politicien impitoyable et ambitieux. Oui, c'est vrai, il était impitoyable ! Je me suis demandé ce qui avait pu le changer à ce point au cours des années et quelles pourraient être les conséquences de ce changement pour la nouvelle génération.

Entre les lignes présente cette nouvelle génération, la troisième qui vit dans cet univers que j'ai créé il y a maintenant presque vingt ans. La vie des Nihils s'est-elle améliorée ? La société est-elle plus inclusive ? Moins

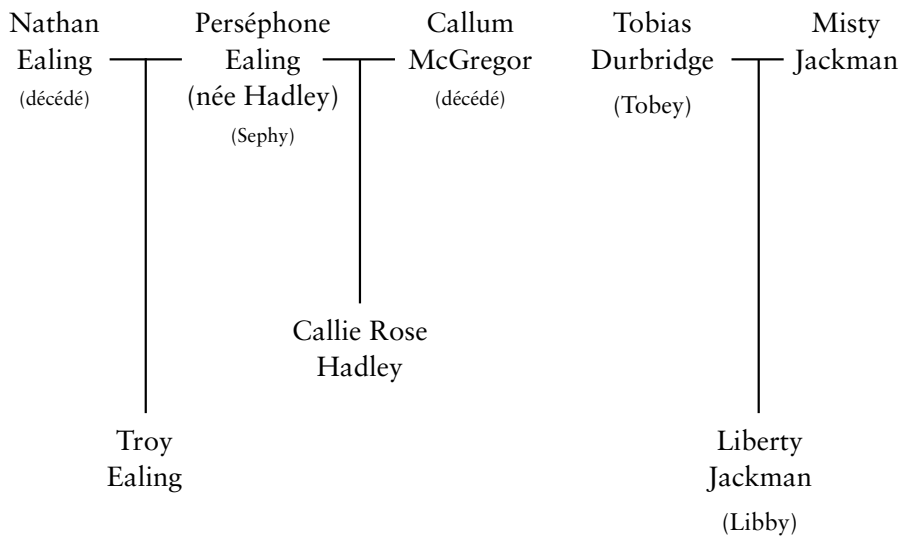
divisée ? Je crois en l'espoir, je crois que nous avançons de deux pas lorsque nous reculons d'un. Mais il arrive que cet espoir m'échappe, que je ne parvienne pas à m'y raccrocher. C'est pourtant ce que nous devons tous faire. Je voulais mettre mes deux plus jeunes personnages, Libby et Troy, dans une situation où il ne leur resterait justement plus que l'espoir. Une situation qui les obligerait à s'unir, à se regarder, à s'écouter sous peine d'échouer. Quant à Callie et Tobey, ils ont besoin l'un de l'autre mais, l'un comme l'autre, ils commettent des erreurs. *Entre les lignes* parle de culpabilité, d'innocence, d'intentions et des conséquences de nos actes.

D'après un vieux proverbe, tout a un prix. Ce qui signifie que l'ambition et la manipulation peuvent se révéler utiles, mais elles finissent par se payer. Parfois, ce sont ceux qu'on aime qui doivent régler la facture.

J'ai aimé revisiter cet univers. C'était plaisant et intimidant. Mais comme *Entre chiens et loups*, c'est une histoire que je devais raconter.

J'espère qu'elle vous plaira.

Malorie Blackman



PROLOGUE
LE CATALYSEUR

1. CALLIE

Au milieu d'un décor d'étable, une femme nihil à genoux, la nuque courbée. Probablement une mauvaise actrice sans aucun autre moyen de subsistance. Dans ses poings fermés, douze laisses reliées à de faux cochons grandeur nature disposés autour d'elle comme les pétales d'une fleur. Tous les cochons regardent en direction des spectateurs et certains portent des vêtements – un uniforme militaire, un chapeau de paille ou des escarpins dorés. Il y en a même un avec un énorme collier de diamants et de saphirs aux pierres aussi grosses que des prunes. Deux d'entre eux simulent une copulation. Au premier coup d'œil, le justaucorps de l'actrice donne l'impression qu'elle est nue. De temps en temps, elle lève les yeux pour fixer un spectateur pendant quelques secondes, puis elle baisse de nouveau la tête, lentement. C'est à mon tour d'être dans le faisceau de son regard vide. Malgré moi, mes lèvres se crispent de dégoût. L'actrice cligne des paupières et rougit avant d'incliner la tête.

Gênée autant pour elle que pour moi, j'ai chuchoté :

– Ma grimace ne t'était pas destinée, elle visait juste ce simulacre d'installation artistique ridicule.

Le visage de la femme reste baissé. Seuls la légère tension de ses épaules et le rouge de ses joues indiquent qu'elle m'a entendue. M'a-t-elle crue ? C'est une autre histoire.

Je secoue la tête en soupirant. Il m'a fallu des années pour apprendre à maîtriser l'expression de mon visage,

mais il arrive encore – comme à l’instant – que le masque tombe. Après un coup d’œil à ma montre, je vais m’asseoir au fond de la galerie. Une immense enseigne surmontant toutes les œuvres annonce : *ALBION : LEÇONS APPRISSES : RÉTROSPECTIVE DU XXI^e SIÈCLE*. Rien que ça ! Ou plutôt beaucoup d’efforts pour habiller une triste réalité... Cette exposition, vendue comme la plus incroyable et avant-gardiste de la saison, présente des œuvres artistiques intégrant des humains. Nihilis. Certains sont nus, d’autres peints de la tête aux pieds, parfois assis, parfois debout, disposés en divers endroits de la galerie.

Cette performance ne dégage selon moi rien d’autre qu’une vulgarité déplaisante. Si j’étais critique d’art, je titrerais mon article : « Œuvres d’un goût douteux et sans aucune substance ». Les quelques chroniques que j’ai pu lire ont décrit l’exposition comme « audacieuse », « innovante », « rafraîchissante », bla-bla-bla. Sérieusement !

Ces deux dernières semaines, on a entendu Sauley J’hara, l’artiste prima responsable de cette ineptie, présenter son travail dans tous les médias.

« Mon regard est un regard provocateur et visionnaire ! Je dénonce la façon que nous avons de considérer les Nihilis au XXI^e siècle, a-t-il notamment affirmé. Il ne s’agit en aucun cas d’un musée exhibant des pratiques passées, il s’agit d’art ! »

Quel foutage de gueule ! Un exploitateur cherchant à récupérer et monétiser des exploités ! S’il s’agit d’art,

pourquoi ne pas exhiber des Primas ou d'autres ethnies ? Je ne vois là-dedans rien de plus qu'un exercice d'auto-glorification et de nostalgie à destination des intellectuels qui regrettent le bon vieux temps – ou pire, se comportent comme si rien n'avait changé.

Je lève les yeux vers le plafond. Ça, c'est de l'art. Des panneaux relatant l'histoire du Zafrique, certains gravés dans le marbre, d'autres sculptés dans le bois, d'autres encore simplement peints, mais tous magnifiques. Nouveau coup d'œil à ma montre. Je n'ai pas décidé de ce lieu de rendez-vous et je n'ai aucune envie de m'y attarder. Cette exposition me donne envie de vomir. Je ferme les yeux pour garder imprimés sur ma rétine les panneaux du plafond. Soudain, je frissonne. Quelqu'un est en train de me regarder. J'ouvre les paupières.

– Salut Callie. Tu vas bien ?

Cette voix de baryton... Tobey Durbridge.

Bon sang ! Mon cœur se met à battre la chamade alors que je me lève brusquement. Ça fait si longtemps. Trop longtemps. On manque d'air dans cette galerie... c'est certainement la raison pour laquelle je suis soudain étourdie.

Oh, ça va, maintenant. Tu es une femme, Callie, plus une adolescente ! Reprends-toi !

Tobey et moi ne nous sommes pas croisés depuis une éternité. À quoi est-ce que je m'attendais ? Certainement pas à ça. Ces dernières années, comme tout le monde, je l'ai régulièrement vu à la télévision. Il est devenu le premier maire nihil de La Prairie, puis membre du

Parlement, mais aujourd'hui, il est là, en chair et en os devant moi, et ça n'a rien à voir. Tobey a gravi les échelons un à un. Son ambition a toujours été son seul moteur. Et il vient d'être élu Premier ministre. Le premier Premier ministre nihil du pays. Tout le monde connaît son nom. Comme le dit Solomon Camden, l'associé principal du cabinet d'avocats où j'exerce, « seul un imbécile parierait contre Tobias Durbridge ».

Pour qui ai-je voté aux dernières élections ?

Pour lui, bien sûr. Je ne suis pas une imbécile.

Depuis douze ans, pour les élections générales, nous pouvons voter non seulement pour le candidat de notre circonscription mais également pour deux ou trois autres représentants susceptibles de diriger le pays si leur parti remporte les suffrages. Après le scandale du parti libéral-traditionaliste, ce système a été jugé plus démocratique. Ainsi, chacun peut donner son opinion sur l'éventuel Premier ministre au lieu de s'en remettre aux partis pour choisir leur candidat. Ce qui empêche qui que ce soit d'accéder au pouvoir à l'aide de pots-de-vin.

Pas étonnant que Tobey ait été élu. Ces deux dernières années, il a fait la une des journaux toutes les semaines. Ainsi fonctionne le système : publicité, publicité, publicité. Le carburant des ambitieux.

Mais même si je n'ai pas eu l'occasion de voir si souvent son visage à la télé et dans les journaux, je le reconnais immédiatement. L'ancien Tobey, avec ses cheveux châtain et ses yeux marron foncé, se tient devant moi. Ses traits sont plus durs, ses lèvres plus fines, l'étincelle

dans ses yeux – celle qui donnait l'impression qu'il pouvait éclater de rire à tout moment – a disparu. Quelque chose me dit qu'il ne doit pas être facile de lui arracher un sourire en ce moment. Il s'est étoffé aussi. Il n'est pas seulement plus grand mais plus large d'épaules. Je prends soudain conscience de m'être un peu négligée. J'adore manger et si je fais du sport régulièrement, c'est juste pour ne pas avoir à changer de garde-robe tous les six mois. Tobey, lui, porte son costume gris cendré comme une seconde peau. Il ne l'a pas acheté dans un supermarché; on voit au premier coup d'œil qu'il a été fait sur mesure. Ses chaussures noires sont impeccables, sa chemise blanche immaculée et sa cravate de soie violette d'un goût parfait. Waouh! Il a une sacrée classe. Il n'a l'air ni guindé ni terne, au contraire : de toute sa personne émane une impression de... danger. Comme s'il était capable de vous trancher la gorge sans se départir de son sourire.

Je me rends soudain compte que je le fixe. J'émet un petit rire.

– Par Shaka, on dirait que tu es toujours plus grand que moi!

Il me sourit et toute tension disparaît comme par magie. Les années passées s'envolent et... Mais un nouveau malaise me pétrifie. Comment le saluer? En l'embrassant? En le serrant contre moi? J'avance d'un pas en même temps que lui. Un bref baiser sur les lèvres, puis nous nous prenons longuement dans les bras l'un de l'autre. La chaleur de son corps et le parfum subtil

de son après-rasage m'enveloppent. Je me détache de lui. Le moment pour une étreinte plus intime est venu et parti.

– Je suis si contente de te voir, Tobey. Comment vas-tu ?
Je me sens un peu idiote d'être aussi bouleversée par nos retrouvailles.

Tobey ouvre la bouche pour la refermer aussitôt. Il hausse un sourcil avant d'esquisser ce sourire ironique que je connais si bien. Tiens, un sourire, finalement.

– J'allais te répondre : « Très bien, puisque tu es là », mais tu mérites mieux qu'une platitude mièvre.

Décontenancée, je me demande un instant comment réagir, puis il me désigne le siège derrière moi. Il attend que je m'assoie pour prendre place à côté de moi, sa cuisse contre la mienne. Sa chaleur me trouble. Elle m'est si familière. Je devrais déplacer ma jambe pour que nous ne nous touchions plus. Je ne le fais pas.

Il est temps de changer de sujet.

– Misty et toi... ça n'a pas marché, finalement ?

– Non... Nous avons essayé, mais... non. J'imagine que ça te fait plaisir ?

– Tu me crois vraiment assez mesquine pour m'être réjouie de votre séparation ? dis-je, choquée.

Merci du compliment !

Tobey hausse les épaules.

– Tu m'avais prévenu que je commettais une erreur. Et pas qu'une fois.

Mes joues deviennent écarlates. Il n'évoquait pas mes meilleurs moments.

– J’ai eu tort ! C’est un de mes nombreux regrets te concernant. Nous concernant.

– Ah oui ? Que regrettes-tu d’autre ?

J’aurais dû me douter qu’il s’emparerait de cette perche. Je décide de ne pas rebondir et je lui demande :

– Comment va ta famille ?

– Bien. Jessica est en master et ma mère profite de sa retraite. Comment va Troy ?

Je hausse les épaules.

– Comme toujours. Il réussit à me taper sur les nerfs à chaque fois que nous nous voyons.

Tobey sourit.

– C’est le rôle des frères, non ? Je fais le même effet à Jess.

– Troy y met vraiment du sien. Il a dix-sept ans, cet âge où on croit qu’on sait tout. Je l’adore, mais il est vraiment pénible.

– Et ta mère ? Comment va Sephy ?

– Bien. Elle n’a pas lâché le restaurant.

Tobey hoche la tête.

– J’ai été désolé d’apprendre ce qui est arrivé à Nathan.

– Merci.

– Je suis sincère. Je voulais te contacter et puis... tu sais comment c’est.

Oui, je le sais parfaitement. Nous sommes de vieux amis, nous partageons des souvenirs douloureux, nous nous sommes fait du mal l’un à l’autre... il était tellement plus facile de laisser notre amitié en jachère, de la garder à distance, que de raviver quoi que ce soit entre nous.

– Je peux encore te présenter mes excuses pour ce qui s’est passé ? murmure Tobey en regardant les gens déambuler dans la galerie.

– Laisse tomber, Tobey. Je n’y pense plus.

Ce n’est pas tout à fait vrai, mais peu importe. Je glisse ensuite :

– C’est pour ça que tu m’as demandé de venir ici ? Pour ressasser le passé ?

– Non ! C’est la dernière chose que je veux !

Cette fois, il me fixe droit dans les yeux.

Je sens une nouvelle crevasse fissurer mon cœur. Tout aurait pu être si différent. Tant d’années perdues. Tant de temps perdu. Je demande après un nouveau regard circulaire :

– Pourquoi m’as-tu donné rendez-vous ici ?

– Il m’est impossible de m’assurer qu’il n’y a pas de micro dans un restaurant. On peut capter une conversation à plus de cent mètres et à travers les murs. Par mesure de sécurité, les musées et les galeries d’art ont en général des brouilleurs intégrés dans leurs cloisons. Je viens toujours ici quand je veux avoir une conversation privée. Et puis ce n’est pas loin de mon bureau.

– Oh, je vois.

Rien à voir avec l’expo, donc.

– Je suis étonnée de te voir seul. Où sont tes gorilles ?

Je n’imagine pas Tobey se promener sans être entouré d’une armée de gardes du corps. Il a reçu de nombreuses menaces de mort, émanant entre autres de petits fachos

qui estiment qu'on ne peut pas être en même temps nihil et Premier ministre. Il y a également des Nihils cinglés pour lesquels Tobey est un traître engagé dans ce qu'ils considèrent comme « la politique prima ».

– Oh, ils sont là, ne t'inquiète pas...

Tobey a eu un sourire triste. J'aurais dû m'en douter. Ses gardes du corps doivent être disséminés dans le public. Et difficiles à repérer. En parcourant la galerie, j'ai bien du mal à les distinguer parmi la cinquantaine de visiteurs. Une Prima aux cheveux nattés et chaussée de lunettes examine de très près une toile sur ma droite. Je pourrais parier sur elle. Et peut-être aussi sur ce Nihil en costume qui lance des coups d'œil réguliers dans notre direction. Il porte des oreillettes sans fil, comme pour écouter de la musique, mais il peut aussi bien recevoir des instructions. Oui, à coup sûr, il fait partie de la protection rapprochée de Tobey. J'ai bien un flair infallible pour les flics sous couverture et les bobards des clients, alors pourquoi pas pour les gorilles en service ?

Tobey et moi attirons les regards. Tobey plus que moi, évidemment. Il est célèbre et puissant. Une combinaison qui ne permet pas de passer inaperçu. Depuis qu'il a quitté l'école, Tobey est entré par effraction partout où on ne lui ouvrirait pas les portes. Et sans prendre de gants. Un couple qui l'a reconnu essaie de se frayer un chemin jusqu'à lui avant d'être intercepté par un grand type en costume portant des écouteurs et des lunettes de soleil – à l'intérieur, ce qui n'est pas très discret.

Je demande à Tobey :

– Alors pourquoi voulais-tu me voir après tout ce temps ? Tu ne devrais pas plutôt être en train de donner une interview ?

– Justement, je devrais, acquiesce-t-il. Et à vrai dire, j'aimerais tellement rattraper les années perdues et prendre le temps de véritables retrouvailles avec toi, mais...

Il inspire profondément avant de poursuivre en me regardant droit dans les yeux.

– ... en réalité, j'ai besoin de ton aide.

Je me mords l'intérieur de la joue pour réprimer un sourire.

– Waouh ! Ces mots ont l'air sacrément rouillés dans ta bouche.

– Quoi ?

Je le taquine :

– Tu n'es pas habitué à demander de l'aide, on dirait.

Tobey esquisse un sourire s'évanouit presque aussitôt.

– Tu as raison, mais j'ai vraiment besoin de toi. D'ici une semaine, dix jours maximum, je vais être arrêté pour meurtre. J'ai besoin d'un bon avocat. Le meilleur. Donc toi.

Quoi ?

Je ne m'attendais pas à un truc de ce genre-là. Je cligne des yeux.

– Et tu es censé avoir tué qui ?

Tobey ne tressaille pas, il ne détourne pas le regard, il ne cille même pas.

– Daniel Jeavons.

Je n'en crois ni mes yeux ni mes oreilles. Je suis en train d'avoir une conversation surréaliste dans un lieu tellement improbable. Quoique, en y réfléchissant, c'est peut-être le meilleur endroit pour une telle révélation.

– Dan ? Dan est mort ?

Tobey acquiesce.

Daniel Jeavons, célèbre ex-criminel et homme d'affaires plus que douteux, est mort. Stupéfaite, j'essaie d'enregistrer la nouvelle.

Dan est mort.

– C'est toi qui l'as tué ?

Je prononce ces mots malgré moi.

La galerie, la ville, le pays, le monde entier disparaissent. Il n'y a plus que Tobey et moi, face à face, et la question en train de résonner entre nous.

AUJOURD'HUI

2. TROY

Aouch ! J'ai l'impression qu'on m'a roué de coups. J'ouvre lentement les paupières en grognant. Bon sang. Mes poignets, mes genoux, mes tibias, mon cou et mon dos sont super douloureux. Chaque parcelle de mon corps me fait mal. Mon crâne est dans un étau qui se resserre à chaque battement de mon cœur. Je lève les yeux vers le plafond d'un jaune-brun dégoûtant. Je referme les yeux.

Où est-ce que je suis, putain ?

Je me rappelle être sorti du lycée...

– Troy ! Réveille-toi ! Réveille-toi, bon sang !

J'essaie de m'asseoir. Je ne peux retenir un cri de douleur. Mes tempes sont sur le point d'exploser. La souffrance est si aiguë que j'en ai la nausée. Je me rallonge en essayant de ne pas vomir la bile qui est montée dans ma gorge. Je me concentre sur ma respiration. *Inspire, expire, inspire, expire*. Je roule dans la direction de la voix et j'essaie de distinguer la silhouette étendue à quelques mètres de moi.

– Libby ?

Que fait-elle là ?

Des souvenirs m'assaillent brusquement. Une camionnette grise presque noire de crasse... Le hayon arrière s'ouvre... Deux hommes en sortent... Ils portent des masques d'animaux – un lapin et un tigre... Un bras autour de mon cou... Je n'arrive plus à respirer... Mes

poignets attachés dans le dos, un lien de plastique qui entre dans ma chair... Un chiffon sale enfourné dans ma bouche, un sac en toile enfoncé sur ma tête... On me traîne, on me tire... Ma tête heurte une paroi dure, le choc résonne dans mon crâne, la camionnette démarre.

Alors que je fixe Libby, d'autres souvenirs remontent.

On me sort de la camionnette en me tirant par les pieds, le sac de toile est attaché autour de mon cou. Je n'ai aucun moyen de savoir où je suis. Je discerne à peine des ombres. Un coup de poing sur mon oreille me donne l'impression que mon cerveau explose. Je tombe à genoux. Des éclairs de lumière m'aveuglent un peu plus. Alors que je suis plié en deux, on me prend mon téléphone dans la poche de mon pantalon et on m'arrache ma montre connectée du poignet. Je suis à moitié porté, à moitié traîné. Malgré le sac de toile, je sens que je suis entré dans un bâtiment. Les sons ne résonnent pas de la même façon. Une odeur de rance et de moisi me monte aux narines. Je me débats en donnant des coups de pied et en ondulant comme un serpent en pleine mue, mais les deux hommes qui me portent ne relâchent pas leur étreinte.

Un moment plus tard, on me fait descendre quelques marches et on m'enlève le sac de toile avant de me pousser au bas de l'escalier. Je tombe sur les genoux, la douleur se répercute dans tout mon corps. Je bascule en avant, et cette fois, c'est ma tête qui heurte le sol.

Ensuite... plus rien.

Jusqu'à maintenant. Je suis là, je ne sais pas où, j'ai mal partout et des centaines de questions se bousculent

dans ma tête. Pourquoi Libby est-elle là aussi ? Je veux partir d'ici. J'essaie une nouvelle fois de me redresser. Tous mes muscles protestent, mais je finis par y arriver. Je crache :

– Libby ? Qu'est-ce que c'est que ce foutu bordel ?

– On a été enlevés, me répond-elle. Attends, je vais essayer de défaire tes liens, tu feras la même chose pour moi après.

Je n'avais pas remarqué que les mains de Libby étaient attachées devant elle par des liens en plastique. J'essaie de me lever, mais j'ai la tête qui tourne. J'arrive tout juste à me mettre à genoux comme pour prier en attendant que le supplice s'estompe. Elle se déplace vers moi comme elle peut. Malgré ses liens, elle parvient à atteindre mes poignets. Je suis tellement heureux de la voir, de l'entendre, de sentir sa peau sur la mienne.

Je ne suis pas seul.

– Comment tu te sens ? je lui demande. T'étais évanouie dans la camionnette ?

Je me rappelle son corps parfaitement immobile sur le sol métallique.

– Je crois, oui, répond-elle. Ils m'ont collé un chiffon sur la bouche et le nez. Il avait une odeur sucrée. Après, je ne me rappelle plus rien. Je me suis réveillée ici avec les narines et les lèvres en feu.

– Ils t'ont droguée.

– Je suppose.

– Pourquoi toi et pas moi ?

– Aucune idée, t'as d'autres questions comme ça ?

– Aïe ! Je ne sais pas ce que tu fabriques mais tu me fais mal.

Les attaches en plastique me rentrent dans la peau.

– Patience.

Je m’apprête à lui rétorquer que je n’ai aucune envie qu’elle me coupe les mains, quand soudain... je suis libre.

– À ton tour ! lance Libby.

Je me frotte les poignets avant de me tourner vers elle. Je tire les liens, en espérant les faire passer au-dessus de ses mains.

– Pas comme ça, idiot. Passe ton ongle sous l’encoche et fais glisser l’autre partie dessous. Tu ne sais même pas faire ça ?

Heureux de la voir ? De l’entendre ? Hum, pas si sûr, finalement. Je fronce les sourcils. Par Shaka en monocycle ! Même quand je lui rends service, elle réussit à me faire des reproches. Je grommelle :

– Je fais de mon mieux !

– C’est pas suffisant ! réplique-t-elle. Tu me fais mal.

Respire, Troy. Ne t’énerve pas.

Si je n’avais pas besoin de son aide pour sortir de cet endroit, je lui laisserais volontiers les poignets attachés. Ça la tuerait de me parler un peu mieux ? Après un long moment à tirer, soulever, écarter, je parviens enfin à desserrer ses liens. Le regard que Libby me jette en se frottant les poignets à son tour m’informe qu’elle n’est pas impressionnée par ma réussite. À quoi elle s’attendait ? Mes doigts ne sont pas aussi fins et agiles que les siens

et ces foutues attaches sont bien pensées pour ne pas être enlevées.

Je jette un coup d'œil autour de nous.

La pièce, plongée dans la pénombre, est remplie de cartons et de cageots. Ça pue comme si un animal mort était en train de se décomposer dans un coin. Une unique ampoule pend à un fil électrique en mauvais état et éclaire d'un halo jaunâtre un escalier en bois qui a connu des jours meilleurs. Pas de fenêtre.

Nous sommes dans un cercueil avec une lampe. Pas cool. Ma gorge se serre.

– On est où ?

J'essaie d'atténuer le tremblement dans ma voix.

– Je ne sais pas, dit Libby. On a passé combien de temps dans la camionnette ?

– Une demi-heure, je dirais. Peut-être un peu plus ou un peu moins.

– Quelle précision ! me rembarre Libby.

Désolé, Libby, j'ai pas vraiment eu la possibilité de déclencher le chrono de mon téléphone.

Par chance, mon mal de crâne commence à s'estomper. C'est déjà ça. Je gravis les marches de l'escalier branlant.

– Je ne me donnerais pas cette peine à ta place, m'avertit Libby. Ils ont refermé à clé derrière eux.

J'essaie quand même de tourner la poignée de la porte. Puis je donne un coup d'épaule dedans. Elle ne bouge pas. Je balance deux ou trois coups de pied, sans effet. Elle n'est ni en aggro, ni en contreplaqué. La douleur

dans mes orteils et mon épaule me certifie qu'elle est en bois massif. Je redescends.

– Tu te sens mieux ? me demande Libby.

Ignorant son sarcasme, je me concentre pour écouter. Et je n'entends rien. Pas de bruit de voiture, pas de lointain grondement d'avion. Pas de voix non plus. Rien. Je demande à Libby :

– Tu as toujours ton téléphone ? Ils m'ont pris le mien. Elle secoue la tête.

– Le mien aussi.

– En résumé, on est enfermés ici sans téléphone, ni moyen de nous enfuir.

– C'est à peu près ça, confirme ma compagne de captivité.

Pas de téléphone ! C'est un truc qui ne m'arrive jamais. Je dors avec mon portable sous mon oreiller. Putain ! Ils auraient aussi bien pu me couper un bras !

Je me tourne vers Libby.

– Quand ils nous ont amenés ici, est-ce que tu as vu ou entendu quelque chose qui pourrait nous être utile ?

Elle secoue une nouvelle fois la tête.

– Enfin, rectifie-t-elle, je crois avoir entendu des mouettes... mais je ne suis pas sûre.

Des mouettes ? Non, on n'a pas roulé assez longtemps pour arriver sur la côte. Mais trente ou quarante minutes, c'est assez long pour qu'on ne soit pas loin du fleuve. Le fait que je n'entende pas un bruit suggère qu'on est probablement dans un de ces quartiers délabrés et déserts, comme il y en a tant au cœur de la ville,

signalés par des panneaux annonçant une réhabilitation qui n'a jamais commencé. Si c'est le cas, nos os ont trois fois le temps de blanchir avant qu'on nous retrouve. Mon cœur rebondit dans ma poitrine comme une balle en caoutchouc. Je me suis concentré sur des tas d'éléments pour ne pas penser à la réalité de notre situation. Ça ne marche plus. La portée concrète de ce qui nous arrive me saute à la figure. Ce n'est pas une blague, ni un rêve. C'est aussi tangible que ma dernière inspiration et ma prochaine expiration.

– On doit être dans la cave d'une maison, lâche Libby, énonçant à voix haute les mots en train de traverser mon esprit.

J'acquiesce.

– Oui, mais la maison de qui ? Est-ce que tu as bien regardé partout ? Il y a peut-être une fenêtre ou une autre porte...

– Bien sûr ! s'exclame Libby. Dès qu'ils m'ont jetée là, je me suis levée et, les mains attachées, j'ai fait deux fois le tour de la pièce en chantant l'hymne national ! Si tu me donnes juste une minute pour reprendre mon souffle, je vais défoncer la porte à coups de poing et nous faire sortir d'ici sans aucun problème !

Qu'elle est chiante !

– Un simple non aurait suffi, Liberty !

– Tu n'as qu'à pas poser de questions stupides !

Nous échangeons un regard noir. Je me mords la lèvre – littéralement – pour ne pas lui hurler dessus. Et tout à coup, je comprends. Elle est aussi effrayée que moi. C'est

pour ça qu'elle est agressive. Sauf que Libby est toujours agressive. Si ça se trouve, elle a peur tout le temps.

Laisse tomber, Troy, tu as des problèmes plus urgents.

Il est temps de trouver un moyen pour mettre de la distance entre moi et le « champignon vénéneux », comme tous ceux qui ont eu la malchance de la côtoyer la surnomment.

Je n'ai jamais supporté les espaces confinés.

Je m'éloigne de l'escalier et m'approche de la partie la plus sombre de la cave. Libby m'emboîte le pas. J'écarte des cartons et des débris pour me retrouver face à un mur de brique sur lequel je me râpe les ongles. Je sens quelque chose me filer entre les jambes et je me retiens de pousser un cri. J'imagine sans mal les remarques désobligeantes de Libby. Nous suivons le mur à tâtons. Nous sommes maintenant complètement dans le noir. Je me tourne vers Libby.

– Est-ce que tu as remarqué un détail qui nous permettrait de savoir qui sont les enfoirés qui nous ont kidnappés ?

Elle soupire.

– J'ai entraperçu le chauffeur quand mon connard de kidnappeur m'a jetée sur son épaule.

La voilà qui passe devant moi. Apparemment, je n'avance pas assez vite à son goût. Je jette un regard noir à sa nuque, ce dont elle ne se rend évidemment pas compte. De toute façon, quand Libby pose les yeux sur moi, tout ce qu'elle voit, c'est un Prima. Autant dire moins qu'une crotte de chien sous sa chaussure. Elle n'était pas comme ça quand nous nous sommes rencontrés lors de notre première année à Heathcroft.

Le fossé entre la Libby d'avant et celle de maintenant est aussi large que le Grand Canyon.

Je reprends mes recherches en examinant chaque carton. Avec ou sans couvercle, ils sont tous vides. Je tâte le mur froid, espérant trouver une porte ou une fenêtre. Parfois je frappe avec mes jointures pour entendre si ça sonne creux, s'il est possible qu'il y ait une pièce de l'autre côté de la cloison.

– Tu as vu le visage du chauffeur ?

Devant moi, Libby secoue la tête.

– Non, pas son visage. Mais il était maigre, il portait une veste en cuir et un masque de renard. Celui qui m'a portée jusqu'ici était plus grand et plus large d'épaules. Il s'était mis assez de parfum pour asphyxier un cheval.

Soudain, ça me revient. L'odeur d'après-rasage. Elle était si forte qu'elle m'a pris à la gorge.

Mais ça ne nous mène nulle part.

– Comment un type peut-il conduire avec un masque de renard sans se faire arrêter ou au moins sans se faire remarquer ? C'est quand même bizarre, non ?

Libby hausse les épaules.

– Peut-être qu'il ne l'a mis qu'après avoir garé la camionnette.

Probable. Mais je lâche, histoire d'arrêter de tourner autour du pot :

– Tu sais pourquoi on est là ? Tu as une idée de ce qu'ils nous veulent ?

Libby fait volte-face, l'air dépité. Même dans la pénombre, je vois ses yeux bleus scintiller. Elle retient

ses larmes. Puis elle me tourne de nouveau le dos, gênée. J'insiste :

– Ils n'ont rien dit ? Aucun des deux ?

– Celui qui m'a portée n'arrêtait pas de jurer. C'est tout.

Quelques minutes plus tard, nous avons fait le tour de la cave. Pas de fenêtre, pas de porte, pas de placard, pas d'alcôve et les cartons ne contiennent aucun indice. Dans un coin, le seau et les deux rouleaux de papier toilette laissent présager que nous sommes là pour un moment. Ça craint. Et pas qu'un peu.

Je n'arrive toujours pas à réaliser que notre situation est aussi horrible qu'elle en a l'air. Je fixe Libby. Des larmes sont accrochées à ses cils, ses lèvres tremblent ; elle est à deux doigts de s'effondrer. *Oh non, pas ça !*

– Tu vas pas te mettre à chialer, hein ? Ça va te mouiller les joues mais ça n'améliorera pas notre situation !

Elle secoue la tête, vexée. OK, au moins, ça a marché.

– Ce qui me tue le plus, c'est d'être coincée ici avec un type comme toi ! réplique-t-elle.

– Un type comme moi ? C'est-à-dire ?

– T'es pas du genre à réussir à nous tirer d'affaire avec un morceau de carton, une pince à cheveux et un chewing-gum ! lâche-t-elle, blasée.

Waouh ! Elle est sérieuse ! Je devrais être habitué au mépris sur son visage après tout ce temps, mais non, ça m'énerve toujours autant.

– C'est con, j'ai pas de chewing-gum, je rétorque.

– Improvise.

– J’ai un scoop pour toi, Libby : ce genre de type n’existe que dans les films.

– Et toi, qu’est-ce que tu sais faire ? me défie-t-elle.

– Des tas de trucs.

– Rien d’utile, hein ?

Je plisse les paupières.

– Je viens de comprendre : je suis mort et en enfer.

– Et moi, je suis en enfer avec toi ? raille-t-elle.

– Non, tu ES mon enfer, Libby. Depuis le premier jour.

– Juste pour que tu saches, je ne suis pas pressée de porter tes bébés, Troy ! Je ne t’apprécie pas des masses non plus !

Je tousse avant de m’essuyer la bouche du revers de la main.

– Arrête de dire des trucs comme ça ! Je viens de me vomir dans la bouche !

– Va te faire foutre, Troy !

– Si c’est avec toi, je refuse ! À moins d’être dans le coma et en train de flotter dans une cuve de pénicilline !

Nous nous fusillons d’un regard plein de haine. Libby détourne les yeux la première, avant de lancer :

– Si on essayait de trouver ensemble une solution pour sortir d’ici ? On n’aura qu’à recommencer à se détester plus tard.

J’acquiesce. Elle a raison. Je ne l’aime pas, c’est vrai, mais ce n’est pas mon plus gros souci pour le moment.

– Ça me va. Alors qu’est-ce que tu suggères, puisque je suis si nul ? Je t’écoute.

– On doit sortir d’ici.

– Sans blague !

– Ce que je veux dire, c’est qu’apparemment, la seule issue est la porte en haut de l’escalier. On doit être prêts à passer en force la prochaine fois que nos kidnappeurs l’ouvriront.

J’opine.

– OK, c’est une bonne idée.

– Oh, merci de tes encouragements.

– Mais nous devons nous armer. Avec quoi ?

Les cartons sont à moitié pourris et inutiles. Les cageots sont en bois, renforcés sur le côté par des barres de métal. Je n’ai aucune chance de réussir à les mettre en morceaux à mains nues. J’en prends un que je frappe contre le mur. Il rebondit et me revient dans les jambes. Aië ! Ça fait mal ! Je recommence en prenant un peu plus de recul. J’arrive seulement à m’écorcher les mains. OK. Je pousse le cageot sous l’ampoule à un mètre de l’escalier et je m’assois dessus. Pas de panique, il faut juste que je réfléchisse.

– Bouge !

À ma grande surprise, Libby s’assoit à côté de moi. Je sens la chaleur de son corps contre le mien. Je m’écarte de façon à éviter son contact. Je me demande si ça ne vaudrait pas le coup de regarder à nouveau dans les cartons. On a peut-être raté quelque chose. Mais au fond de moi, je sais que c’est inutile. De toute façon, à moins d’être complètement idiots, nos kidnappeurs ne nous ont pas enfermés dans une pièce avec une arme potentielle ou une issue de secours.

– J’ai réfléchi à la raison pour laquelle ils m’ont droguée et pas toi, dit Libby.

– Ah oui ? Et alors ?

– À mon avis, ils ne voulaient qu’un seul de nous deux. Avant de m’évanouir, j’en ai entendu un qui disait qu’ils n’avaient pas d’autre choix que de nous embarquer tous les deux.

Je la dévisage.

– Lequel de nous deux les intéressait, à ton avis ?

Libby hausse les épaules. Son idée fait son chemin dans ma tête. Si elle a raison, ça veut dire qu’ils peuvent sacrifier l’un de nous deux. Libby me regarde. Je la regarde. Peu à peu, l’évidence resserre ses griffes.

Nous restons silencieux, ensemble et terriblement seuls. Dans la pénombre de la cave résonnent des couinements et des trottements. Les murs respirent, le plafond s’abaisse inéluctablement pour nous écraser. Je ferme les yeux.

Concentre-toi, Troy. Concentre-toi. Inspire, expire, inspire, expire.

Je rouvre les paupières. De nouveau, les murs ne sont que des murs et le plafond est redevenu immobile. Mais je suis toujours enfermé dans une cave avec Libby. Et dans quelques instants, mon malaise reviendra. Si on ne sort pas de là très vite, je vais perdre les pédales, c’est sûr et certain. Libby se rapproche de moi. Nous nous touchons presque. Presque seulement. Le silence est lourd. Le désespoir pèse sur ma poitrine, glacé. J’ai du mal à respirer, du mal à réfléchir. J’ai trop peur. J’essaie de me reprendre, mais la peur est là maintenant, et elle ne partira pas avant que j’aie quitté cet endroit. Je ne veux pas paniquer. Surtout pas devant Libby. Mais elle m’a déjà dit qu’elle

avait la trouille, elle aussi. Qu'on le veuille ou non, on est dans le même bateau. Je murmure doucement :

– Moi aussi, j'ai peur.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour qu'on se retrouve là ? Si j'arrive à répondre à cette question, peut-être que j'arriverai aussi à nous tirer de cet endroit.

DAILY SHOUTER (VERSION NUMÉRIQUE)

Page d'accueil Actualités Politique Divertissements Sport
Technologies Santé Sciences Finances Voir plus

Les révélations du fils illégitime de Kamal Hadley, déshérité par son père

Yaro Hadley-Baloyi a décidé de rompre le silence sur son père, le politicien Kamal Hadley, décédé l'an dernier. Il a été révélé au public que Kamal Hadley, secrétaire général du parti libéral-traditionaliste de 1998 à 2008, avait un fils issu d'une relation secrète et illégitime avec une Nihil. Au début de sa carrière, Kamal Hadley a mené une véritable guerre contre le métissage ; il est aujourd'hui considéré comme un hypocrite dans la plupart des cercles politiques. Il avait publiquement déshérité sa fille Perséphone Hadley quand elle était tombée enceinte de Callum McGregor, un Nihil pendu pour ses activités terroristes.